

Ahmed Sefrioui, écrivain marocain, est né en 1915 à Fès. C'est l'un des premiers fondateurs de la littérature marocaine d'expression française. Passionné de patrimoine, il a occupé des postes administratifs aux Arts et Métiers de Fès, puis à la direction du tourisme à Rabat. Il sera à l'origine de la création de nombreux musées comme Batha, Oudaya et Bab Rouah. Il est mort le 25 février 2004.

Ses œuvres

Le Chapelet d'ambre (Le Seuil, 1949) : son premier roman où il évoque Fès (il obtient le grand prix littéraire du Maroc, pour la première fois attribué à un Marocain). La boîte à merveilles (Le Seuil, 1954) : La ville de Fès vue à travers le regard du petit Mohammed. Ce roman ethnographique apparaît comme le texte inaugural de ce qui est aujourd'hui la littérature marocaine d'expression française. La Maison de servitude (SNED, Algérie, 1973). Le jardin des sortilèges ou le parfum des légendes (L'Harmattan, 1989).

Quelles traces dans son œuvre ?

Écrivain marocain qu'on a tendance à considérer comme le pionnier de la littérature marocaine d'expression française. Il est né à Fès, en 1915, de parents berbères. Le parcours de cet écrivain, est celui de ces petits marocains scolarisés sous le protectorat : l'école coranique est un passage obligatoire pour tout élève avant que celui-ci n'accède aux écoles du colon (dites écoles de fils de notables ou d'indigènes).

Caractéristiques de l'œuvre de Sefrioui

Selon des critiques peu cléments, l'auteur de La Boîte à Merveilles, ne pourra pas s'affranchir de l'héritage exotique et pittoresque de ses maîtres. Il adoptera un style et une technique d'écriture qui laissent entendre que ses œuvres sont destinées à un lectorat étranger plutôt que marocain. Certains ont vu dans l'œuvre de Sefrioui, en plus du caractère "ethnographique", une absence d'engagement contre l'occupant français et un manque d'intérêt vis-à-vis de tout ce qui se passait dans le pays. Le lecteur de son roman est plongé dans une sorte « d'autofiction » où la réalité se meut avec la rêverie. « On y relève certes, une authenticité et une fraîcheur que lui permet la focalisation par le regard d'enfant, mais aussi des procédés qui rappellent le roman exotique comme l'insistance sur le pittoresque et la présence de mots arabes traduits en bas de page ou commentés dans le contexte, dont la visée implique un lecteur étranger à la culture marocaine. » (Gontard). En plus de ces deux caractéristiques, des critiques vont jusqu'à percevoir chez Sefrioui une certaine aliénation.

Mais des spécialistes de la littérature marocaine d'expression française, moins virulents, estiment au contraire que l'absence manifeste du colon dans le récit est une façon biaisée d'ignorer « cet Autre » et « avec beaucoup de mépris ». Ils n'hésiteront pas, dans un effort de réhabilitation de Sefrioui, à dire que l'intégration, par ce dernier, de « l'oralité » et des « expressions culturelles populaires » ou de « la vision soufie de l'existence » dans ses romans est une méthode savante de combattre l'ethnocentrisme et l'égo-centrisme de l'européen colonisateur, qui considérait ces formes d'expression comme du « folklore » ou comme de la « sous-culture ».